



**ANGEL
WAGENSTEIN**

Abraham
le poivrot,
loin de Tolède

roman

autrement

Albert Cohen, dit Berto, Bulgare exilé en Israël, rentre dans sa ville natale de Plovdiv le temps d'un colloque. Et c'est soudain tout le monde bigarré, cosmopolite et chaotique de son enfance qui lui revient en mémoire. Son grand-père Abraham, maître ferblantier, ivrogne invétéré, philosophe à sa manière et affabulateur de génie, est la figure de proue de ces souvenirs.

Angel Wagenstein oscille ici entre évocation nostalgique d'une Bulgarie révolue et description cruelle d'un pays miné par la corruption. Mais *Abraham le Poivrot* est avant tout une ode drôle et délicate à ces Balkans d'un autre temps où les religions et les peuples se côtoyaient pour le meilleur et pour le pire, où les langues et les cultures s'entremêlaient, s'influençaient, où le lieu dans lequel on vit était plus important que celui d'où l'on vient.

Abraham le poivrot, loin de Tolède est, après *Le Pentateuque ou les cinq livres d'Isaac*, le deuxième volet de la trilogie d'Angel Wagenstein sur le destin des Juifs d'Europe.

Angel Wagenstein est né en 1922 dans une famille juive de Plovdiv (Bulgarie). Il a passé son enfance en exil à Paris. Il rejoint les rangs des partisans durant la Seconde Guerre mondiale avant d'entamer une brillante carrière de cinéaste.

- ROMAN -

Traduit du bulgare

par Eric Naulleau et Veronika Nentcheva

autrement

Conception graphique et Illustration © Raphaëlle Faguer
Photo © Topical Press Agency / Getty Images

Abraham le poivrot,
loin de Tolède

Angel Wagenstein

Abraham le poivrot,
loin de Tolède

*Traduit du bulgare
par Véronika Nentcheva et Éric Naulleau*

Autrement Littératures

Titre original :

Daletch ot toledo

© Angel Wagenstein et Colibri, 2002.

Publié pour la première fois en français
à L'Esprit des Péninsules en 2002

© Éditions Autrement, un département
des éditions Flammarion, 2021,

pour la présente édition et la traduction.

ISBN : 978-2-7467-6354-8

PROLOGUE

Quelques précisions historiques préalables sur les racines de ma grand-mère Mazal, les particularités de mon grand-père Abraham le poivrot et, entre autres choses, les habitants du quartier du Cimetière du Milieu.

Je couperais volontiers court aux banalités et aux vérités universellement éprouvées, mais le fait est que l'arbre naît de ses racines et que son existence dépend étroitement de celles-ci. Certains arbres sont du bois dont on ne peut faire que des battoirs ou des gourdins, d'autres servent à la fabrication d'objets aussi utiles que des baquets, des balançoires pour les enfants ou des trépieds, d'autres encore donnent des pipeaux ou même des violons. Il en va ainsi, dans une certaine mesure, non seulement des arbres mais aussi des hommes. Il vaut donc la peine de méditer ce dicton qui veut que « le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre ».

Pour ce qui concerne ma grand-mère Mazal, je la comparerais à un arbre pourvu de fortes racines profondément enfouies dont on ne tire que des choses utiles, tandis que de l'arbre de mon grand-père, plus connu sous le nom d'Abraham le poivrot, on n'obtiendrait rien d'autre qu'un tonneau destiné à conserver du bon et vieux vin.

Ainsi donc, les racines.

La grand-mère de ma grand-mère Mazal avait bien entendu elle-même une grand-mère. Celle-ci, de son côté, en avait également une, et ainsi de suite. Cette loi génétique engendra une ronde de grands-mères, main dans la main à travers les siècles, qui commence à Tolède, sur les rives du Tage, et traverse toute l'Europe jusqu'à Plovdiv, sur les berges de la Maritza. Mes grands-mères furent tout d'abord de jeunes et jolies Juives. Mais sans qu'elles en prisent conscience, à mesure que faisait irruption une bruyante foule de petits-fils et arrière-petits-fils aux pieds nus, elles finirent bel et bien par devenir de vieilles Juives.

La kyrielle de mes grands-mères débute avec une jeune femme aux cheveux bouclés et noirs comme jais, aux yeux pleins de larmes, sombres et profonds comme le premier sommeil. Elle s'accrochait des deux mains au lourd heurtoir des portes de la *Juderia*, le quartier juif fortifié. Animée d'une silencieuse obstination, elle refusait de le lâcher. Mais il lui fera en définitive lâcher prise, et comment ! son propre père, le vieux forgeron Yohanan ben David al-Maleh, de la lignée des Ibn Daud, célèbres fabricants de bougeoirs, balcons et fenêtres à claire-voie au temps du califat. Et ce respectable et respecté Yohanan, membre du conseil des Anciens, finira par jucher sa fille sur un âne, en usant de quelque contrainte, il nous faut bien le reconnaître, non dénuée cependant d'une certaine tendresse paternelle. Bien que

les chroniques ne mentionnent pas le nom de l'animal, prenons cependant le temps de préciser qu'il lui sera donné de perpétuer la race des ânes andalous à l'autre bout du monde.

Ceci se passait, ainsi que vous vous en souvenez, vers la fin du mois de juin 1492, lorsque leurs très catholiques majestés Ferdinand II et Isabelle I^{re} édicterent que tous les Juifs qui refusaient d'embrasser la foi chrétienne devaient sans délai abandonner leurs terres et partir au diable ou en tout autre lieu à leur convenance. Si on ajoute qu'à ce moment décisif, le mentor spirituel du royal couple, le grand Inquisiteur et pieux dominicain Thomas de Torquemada, avait déjà envoyé sur le bûcher huit mille personnes – juives pour la plupart – sans compter les sorcières, les hérétiques, les suppôts de Satan et les sectateurs de Mahomet, on comprendra sans peine que le père de cette lointaine grand-mère, à savoir le respectable et respecté Yohanan, ait jugé préférable de prendre ses cliques et ses claques puis de quitter les terres bénies des dieux de ses ancêtres, en compagnie de sa progéniture et de sa domesticité, pour se jeter sur les chemins d'un avenir incertain.

Ces lieux abandonnés par les Juifs portaient en ce temps-là des noms aussi différents que sonores. Anciens royaumes chrétiens de Castille-León, de Navarre, de Catalogne, d'Aragon et d'Asturies, et avant la *Reconquista*, c'est-à-dire avant que l'islam ne fût définitivement repoussé de l'autre côté de la mer, ancien grand califat de Cordoue ou émirats de

Séville et Grenade. Une péninsule au sud du territoire des Francs et au nord des chauds rivages africains auxquels la Providence avait accordé de devenir le berceau du Nouveau Monde. Les légions romaines nommaient ces terres « Hispania », les souverains arabes et maures les avaient baptisées « al-Andalus » et les Juifs « Sefarad ». Et là, en Sefarad, en Andalus ou, si vous préférez, en Hispania, dans l'exubérant et sauvage mélange incestueux des sangs, des ethnies et des religions, des répulsions et des attirances, des haines et des dépendances réciproques entre Wisigoths, Arabes et Juifs, qui avaient donné naissance à une grande nation, une immense et cruelle injustice fut commise, que l'on ne saurait comparer qu'aux agissements des bourreaux de Hernán Cortés à la même époque. Mais nous n'avons pas à juger des impénétrables desseins de l'histoire et de son cours inexorable, car ce même Cortés, mû tout ensemble par un grand courage et par la folie de celui qu'obsède un mirage doré, s'embarqua avec une poignée d'hommes et fit route à l'ouest, toujours plus à l'ouest, vers des terres inconnues. Tandis que le père de ma grand-mère, en compagnie d'autres pères et mères d'autres grands-mères, se frayait difficilement un chemin à travers les montagnes, à l'est, toujours plus à l'est, vers des terres tout aussi inconnues, et peu importait qu'elles fussent peuplées de monstres et autres dragons tricéphales, le plus loin possible de cette maudite, sept fois maudite Inquisition.

Et ce Cortés, disais-je, faisant preuve d'une bravoure inouïe mais aussi de lâcheté, conquit Cuba, le Mexique, le Honduras et la Californie, modifiant du même coup l'orbite de la terre et le destin de l'humanité. Et le violent arrachement de ma première grand-mère du heurtoir de la *Juderia*, aussi cruel pût-il apparaître quant aux abstraites notions de justice et d'humanité, fut à l'origine d'un nouveau surgeon judaïque qui, même en exil, porta dignement à travers les siècles le nom de son ancienne patrie : Sefarad. Pour leur part, les Juifs émigrés prirent le nom de « Séfarades », ce qu'on peut traduire par « Espagnols ».

La Sublime Porte à Istanbul, ou Constantinople ainsi que la désignaient les Byzantins – cette ville des villes, cette deuxième Rome –, autorisa les victimes de l'Inquisition à s'installer sur les territoires de l'Empire ottoman. Sage décision, car ces rejetons de la tribu d'Abraham, appelés *yaoudi* ou de manière méprisante *çifts* par les musulmans, apportèrent avec eux bien des connaissances nouvelles et des métiers inconnus, sans parler de leurs enfants et de ce qui restait de leurs biens. Il est notoire que se trouvaient parmi eux nombre de remarquables médecins et constructeurs, financiers et vigneron, poètes et philosophes, des commerçants aussi, sans oublier les hommes qui, outre différentes espèces d'arbres fruitiers et de cépages, greffèrent en terre balkanique le secret de fabrication du fameux acier de Tolède. Ajoutons à tout ceci le subtil art de la diplomatie,

perfectionné au fil des siècles, qui consiste à éviter les conflits, tant il est vrai qu'aussi bien les fauteurs de guerre que les victimes, de quelque côté que l'on se place, se révéleront toujours en définitive être les Juifs.

Les Ottomans, belliqueux et peu civilisés dans l'ensemble, quoique doués d'un sens de l'État très développé, puisaient le savoir nécessaire directement à la source, ou disons plutôt dans l'océan des connaissances de ce monde arabe sur le déclin qu'ils avaient déjà conquis. Mais ces immigrés de la lointaine Espagne leur proposaient une nouvelle approche, une approche occidentale, qui n'était pas à négliger. Et quelques enfants de Navarre ou de Catalogne, dépositaires d'une expérience particulièrement précieuse aux yeux du sultan, ne résistèrent pas à la tentation, accédèrent à la dignité de conseiller, de vizir, voire de pacha, devinrent les familiers des souverains de cet immense empire qui s'étendait avec une langueur tout orientale sur trois continents, changeant au passage de croyance et de nom. C'est ainsi que s'engloutirent leurs souvenirs séfarades, tel le sillage d'un petit mollusque sur le sable, pour disparaître à jamais sous les vagues de la mer islamique.

Il nous faut ajouter que la plupart des immigrés demeurèrent obstinément fidèles aux lois familiales, respectèrent fanatiquement l'esprit et la lettre du *Sefér Torah*, ce qui signifie le Livre de la Loi. Les Séfarades se montraient en outre, par tradition, de loyaux sujets, que ce fût du calife, du roi catholique

ou du sultan turc. Bien plus tard, après la chute de l'empire, ils agirent de même envers les têtes couronnées des nouveaux pays chrétiens, mais par attachement à leurs origines et au souvenir de leur ancienne patrie espagnole, ils continuèrent de s'entretenir et de chanter leurs chansons dans la langue de Cervantès. Cette langue, petit radeau solitaire dansant sur les flots déchaînés d'un océan linguistique turco-slavo-hellénique, survécut jusqu'à nos jours, des centaines d'années après cette nuit de juin 1492, et si vous demandez son avis à ma grand-mère Mazal, elle vous assurera que ceci est et restera *la lingua de los padres* (la langue des pères).

Autrefois, voilà bien des siècles, cette langue était le latin populaire des légions romaines, et c'est pourquoi les savants linguistes la nommèrent *ladino*, mais ma grand-mère, qui n'entend pas semblable terminologie académique, l'appelle tout simplement *judesmo*, ce qui signifie « juif ». Elle ignore qu'elle parle ainsi la même langue que ces maudits croisés, persécuteurs des Juifs sur les côtes méditerranéennes, qui exportèrent dans leurs lourdes charrettes, en même temps que l'argent dérobé aux synagogues, ce magma latin, auquel s'agglomère le souvenir d'une langue, que d'aucuns nomment *spanol*, dont usent les grands-mères juives pour gronder leurs petits-enfants dans nos villes balkaniques, comme si rien n'était jamais advenu, comme si n'avaient jamais existé Ferdinand et Isabelle, ni aucun Torquemada, comme si on ne se trouvait pas à Plovdiv, mais

à Tolède ou Séville, comme si nous n'étions pas au vingtième siècle, mais à la fin du quinzième. Il n'en va d'ailleurs pas autrement à des milliers de milles d'ici, de l'autre côté de notre vaste planète, à Santiago de Cuba où les mulâtres se roulent mutuellement dans la farine en usant de cette même langue à la foire aux légumes et au bétail, comme s'ils ne se trouvaient pas au centre des Caraïbes mais dans le nombril des Balkans, à Plovdiv, et un jeudi de surcroît, jour du grand marché paysan.

C'est ainsi que cet étrange mais par ailleurs fort explicable lien linguistique, et sans doute aussi spirituel, s'étire depuis notre petite synagogue de Plovdiv, située dans le quartier baptisé du nom turc d'*Orta Mezar*¹, pour filer à rebours jusqu'à la légende du chevalier à la Triste Figure. Voire plus loin encore, jusqu'aux ballades pour la Galiana, de l'autre côté du pont *al-Qantara* jeté sur le Tage où le roi catholique et brave chevalier Alphonse VIII foula aux pieds toutes les lois célestes et terrestres au nom de son amour pour la ravissante Juive Rachel.

Ma grand-mère ne savait rien de tout cela et n'en avait même jamais entendu parler, tout prétendu lien spirituel et linguistique avec l'Espagne la laissait de marbre. Pour l'heure, son seul souci était de griller les aubergines (*las merenjenas*) et les poivrons (*las peperizas*) dans le petit brasero alimenté au charbon de bois et placé dans la cour, car de l'atelier

1. Cimetière du Milieu. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

sis près du Vieux pont ne tarderait pas à revenir son époux affamé (c'est-à-dire mon grand-père), Abraham, plus connu sous le nom d'*El Borrachón*. Ce qui signifie « l'ivrogne » en espagnol ou, selon une variante plus radicale en usage dans notre quartier, « le poivrot ». Mais il ne convient pas de prêter trop d'attention aux surnoms, ni de les prendre trop au sérieux, car sous nos latitudes ils sont aussi colants que des mouches à miel – pour ne point verser dans un registre plus nauséabond – et un homme dépourvu de surnom est comme un âne sans bât ou un chien sans puces.

Il était donc question de ma grand-mère qui ne savait rien de sa propre histoire, ni de celle de ses voisines, des Juives aussi ignorantes qu'elle. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'elle était séfarade et qu'à l'âge de seize ans elle avait eu la bêtise de tomber amoureuse de ce fêtard et rêveur d'Abraham. Ce que ses parents ne virent pas d'un bon œil pour la simple raison que Gerschon, fils du riche épicier Aron Sevilla, avait depuis longtemps jeté son dévolu sur elle. Mais les jeunes se montrèrent si tenaces et inflexibles que la noce eut lieu en définitive selon leurs désirs. Ceci advint non seulement à la faveur de l'harmonieuse entente des jeunes cœurs, mais aussi du fait que les négociations se trouvèrent grandement facilitées par les affinités professionnelles du père de la mariée, Cimento Toledo, forgeron de son

état, et de celui d'Abraham, Buco Alcalai, qui exerçait la profession de ferblantier.

Il est tout à fait possible que le fondateur de la famille Alcalai – laquelle plonge probablement ses racines du côté de la ville d'Alcala, non loin de Madrid – eût été aux temps espagnols un alcade, ainsi que le prétend mon grand-père, c'est-à-dire un maire ou quelque chose d'approchant, mais personne n'est plus en mesure de le prouver et la vérité est depuis longtemps oubliée et enterrée. Tout comme la famille Toledo a oublié qu'elle descend du respectable et respecté forgeron de Tolède, fabricant de bougeoirs, balcons et fenêtres à claire-voie, Yohanan ben David al-Maleh de la lignée des Ibn Daud.

Ce qui explique, le fait ne saurait aucunement susciter la perplexité, que ce quartier de Plovdiv, où sévit une véritable débauche d'énergie malgré son triste nom d'Orta Mezar, grouille littéralement de familles Toledo, Sevilla, Cordoba, Behar ou Catalan. Mais rien d'extraordinaire dans tout ceci puisqu'en d'autres endroits, on rencontre des Frances, Deutsch, Schweitzer, Holländer, Berliner ou Moskovitch. Preuve que les hommes qui portent ces noms sont des frères de foi et de sang de tous ces Toledo et Sevilla balkaniques, mais originaires d'une autre partie de l'Europe, eux aussi contraints au même moment et en semblables circonstances de prendre la poudre d'escamette. Et eux aussi demeurèrent fidèles à la mémoire de leur ancienne patrie.

PROLOGUE

Puisque nous abordons ce sujet, il faut préciser que la mémoire de mon grand-père est bien meilleure que celle de ma grand-mère. Encore que d'une certaine façon, la sienne soit un rien étrange et même, pour se montrer tout à fait juste, quelque peu perturbée. Il ne fait aucun doute que le Poivrot est un homme très instruit. Il sait non seulement le ladino et le turc, mais jure en outre dans un bulgare impeccable, sans parler de ces pièces hautes en couleur de tsigane, d'arménien et de grec qui lui sont nécessaires dans sa lutte quotidienne pour obtenir aussi bien le pain que le flacon de pastis et son œuf dur. Il a lu Cicéron et Pestalozzi, il affirme même avoir jeté un œil par le trou de la serrure sur les espaces mystiques et ésotériques de la Kabbale d'où émane un froid cosmique, il peut citer par cœur des passages entiers, extraits de livres et de brochures farcis de renseignements inutiles, tels ceux qui se rapportent aux Sélénites ou aux manières d'obtenir de l'or à l'aide de chiffres magiques. Mais l'étrangeté de sa mémoire tient moins à ce qui vient d'être dit qu'à la faculté du Poivrot de se rappeler des événements qui n'ont jamais eu lieu. Ou bien si ces événements ont malgré tout eu lieu, ceux-ci diffèrent notablement des souvenirs qu'en gardent les autres témoins, prétexte à nombre de disputes, voire de querelles passionnées, dans les tavernes du quartier.

Ainsi, par exemple, il se souvient fort bien du tremblement de terre dévastateur qui détruisit la

moitié de Plovdiv, à commencer par notre quartier. Et plus précisément de ce qui advint à proximité du jardin public, quand tous ceux qui s'étaient précipités dans les rues, frappés d'effroi autant par les maisons qui vacillaient que par le grondement infernal, virent le blanc minaret de la mosquée se fendre sous leurs yeux comme un bâton de sucre d'orge puis s'effondrer tout à fait. D'après Abraham le poivrot, la terre se serait alors ouverte, et de la crevasse auraient jailli une fontaine et des poissons que l'on ne rencontre qu'en Amazonie. Selon mon grand-père, ce phénomène naturel prouvait sans l'ombre d'un doute que le séisme avait ouvert une faille terrestre depuis Plovdiv jusqu'au Brésil, il n'y avait pas même à discuter sur ce point.

Il évoque aussi, tandis que les autres l'écoutent bouche bée, les pluies qui s'abattirent juste après la fin des guerres balkaniques, à la veille de *Rosh Hashana*, le nouvel an juif, vers quatre heures et demie du matin, ou peut-être un peu plus tôt, et ne cessèrent, de jour comme de nuit, jusqu'au *Yom Kippour*, quand les bons Juifs se souhaitent réciproquement depuis deux mille ans : « Cette année, ici, l'année prochaine à Jérusalem. »

Mais cette fois encore, il n'était pas dit que ce vœu dût se réaliser, car la conséquence de ce désastre inouï fut que la Maritza, devenue enragée, enfla et quitta son lit, détruisit tous les ponts qui l'enjambaient, inonda la ville, pour enfin emporter et jeter Plovdiv avec ses trois mosquées, ses cinq collines

de granit, sa tour d'horloge, son église catholique et toutes ses églises orthodoxes, sans oublier sa synagogue de la rue de la Source, droit dans la mer Égée. Pour le plus grand bonheur des habitants de Plovdiv – Bulgares, Juifs, Turcs, Arméniens, et jusqu'aux Albanais et aux Tsiganes car à cette heure-là, même les bruyants représentants de ces dernières minorités, ordinairement occupés à se quereller et à chanter jusque tard dans la nuit, dormaient sans se douter de rien –, pour leur plus grand bonheur, donc, juste à cet endroit de la mer Égée, au large de l'île de Samothrace, croisait par hasard *Le Téméraire*, torpilleur de la flotte bulgare. Ce même légendaire torpilleur qui, durant la guerre, avait touché le vaisseau turc *Hamidié*, lequel dut être honteusement remorqué jusqu'à Istanbul, poupe en tête et donnant passablement de la bande. Enjolivé à mesure, cet épisode fut fièrement raconté des milliers de fois par de braves bougres de vantards, comme si eux-mêmes eussent accompli cette prouesse, quand il s'agissait avant tout d'agacer leurs non moins braves voisins turcs du quartier.

Et notre torpilleur, placé sous le commandement du glorieux capitaine de vaisseau Dobrev, prit Plovdiv en remorque, remonta le cours de la Maritza et remit la ville à sa place.

Aux sceptiques qui accueillent avec quelque méfiance cette relation, et de tels emmerdeurs se rencontrent parfois dans les tavernes de Plovdiv, mon grand-père Abraham, hérissé comme un coq de

combat, propose de sortir dans la rue pour qu'ils constatent de leurs propres yeux que Plovdiv a bien retrouvé sa place, avec les collines de granit, les trois mosquées, la tour d'horloge, l'église catholique et toutes les églises orthodoxes, sans oublier la synagogue de la rue de la Source, preuve irréfutable s'il en est de la véracité du récit.

Seuls les plus perspicaces soupçonnent que si le Poivrot ne ment pas, il exagère cependant un peu, à moins que, sous des dehors colériques, il ne manifeste un étrange sens de l'humour. Mais il ne vaut pas la peine pour semblables bagatelles de gâter l'ambiance de la taverne, autour des bouteilles de blanc pastis glacé, béni des dieux, où les cristaux restent suspendus comme des flocons de neige dans un rêve de Noël.

Seule ma grand-mère ne crut jamais un mot, ni ne se fendit d'un sourire pour cette histoire de poissons brésiliens dans le jardin public, pas plus d'ailleurs qu'elle ne croyait que l'arrière-arrière-grand-père de mon grand-père eût occupé les fonctions de maire en Espagne ou qu'elle n'accordait foi au nouvel exploit patriotique du torpilleur bulgare *Le Téméraire*. Elle était de naissance, comme on dit aujourd'hui, d'un tempérament réaliste et pragmatique, un peu comme le bois de ces arbres dépourvus de toute imagination dont on ne peut faire que des objets aussi utiles que des baquets, des balançoires pour les enfants ou des trépièdes.

Ma grand-mère, avec résignation, prenait la vie telle qu'elle était, tangible et tridimensionnelle. Elle ne demandait jamais pourquoi il en allait ainsi et pas autrement, pourquoi l'existence ne pouvait être différente, plus attrayante ou disons plus juste. À ses yeux, la vie était un fait, une réalité, un quotidien où entraient le problème de nous nourrir, les bains publics le vendredi, la synagogue le samedi, les petites disputes avec ses voisines et l'histoire cent fois racontée de ses fiançailles avec le Poivrot, comme si l'événement eût eu lieu le mercredi précédent et non pas plus d'un demi-siècle auparavant. C'est ce que ma grand-mère se plaisait à raconter avec force détails, contre l'obligation faite d'entendre pour la énième fois les récits tout aussi circonstanciés, et bien connus de tout le quartier, des fiançailles de ses voisines, ces vieilles Juives âgées de cinq cents ans, chacune à la tête de deux régiments de petits-fils et arrière-petits-fils.

Les rêves de ma grand-mère ne dépassaient jamais les limites de notre quartier ou, plus précisément, le croisement entre notre rue et le boulevard du Tsar Libérateur, qui mène vers la gare et que l'on appelle généralement pour plus de commodité « le boulevard », attendu qu'il n'y en avait pas d'autre dans notre quartier, où était installée l'échoppe du vieux cordonnier turc Ismet. Parce qu'après chaque été brûlant et chaque automne doré, venait en Thrace le temps des tristes pluies, lorsque les chiens errants de Plovdiv, trempés jusqu'à leurs fidèles âmes

canines, le poil hérissé et la queue basse, traînaient leur solitude, sans se plaindre et comme pensifs, à la recherche d'un endroit pour se coucher et mourir. Mais il se trouvait toujours quelqu'un pour leur allonger un coup de pied au passage, si bien qu'ils ne parvenaient jamais tranquillement au terme de leur quête.

Ce n'étaient toutefois pas les chiens qui inquiétaient ma grand-mère, car avec le temps des pluies venait aussi celui d'aller à l'école. La fraîche poussière insouciantement cédait pour longtemps place à une boue impraticable, mordante, qui nécessitait de porter des chaussures. Et moi, bien souvent, je n'en possédais pas, pour la simple raison que mes pieds poussaient plus vite que les modestes et secrètes économies du Poivrot.

En deux mots, contrairement à celui-ci, ma grand-mère ne s'emballait pas pour des chimères, mais pour des rêves raisonnables, voire quelquefois tout à fait réalisables.

Nous avons déjà évoqué un de ces rêves réalisables des Juives de notre quartier : les fiançailles, thème de prédilection, à proprement parler inépuisable, un peu à la manière des feuilletons latino-américains d'aujourd'hui.

La répétition de la leçon sur les fiançailles, depuis longtemps connue sur le bout des doigts par toutes les voisines, avait lieu sous la treille de quelque cour paisible du quartier juif. La maîtresse de maison, bien souvent ma grand-mère Mazal, servait alors du

café à ses invitées afin de les disposer favorablement à l'écoute de cette longue épopée romantique fertile en rebondissements. Il s'agissait bien entendu de café turc, mélange de café véritable et de pois chiches grillés ou de seigle brûlé. Les proportions en étaient depuis longtemps précisément définies à la manière d'un dogme irréfutable, le onzième commandement, qu'exprimait la formule espagnole *uno i uno*, c'est-à-dire « une pour une ». Mais rien ne serait plus erroné que de croire qu'il était question d'une dose de café pour une dose de pois chiches grillés. Pour les vieilles Juives, cette proportion dogmatique signifiait en réalité du café pour un lev et une quantité du succédané à hauteur de la même somme. Fort de ses connaissances en simple arithmétique, le lecteur instruit n'aura aucune difficulté à calculer le résultat de pareille alchimie, sachant que le café coûtait vingt fois plus cher que son substitut.

Il faut ajouter que c'est à nos grands-mères assises près des braseros au charbon de bois, à leur conservatisme et à leur refus de changer en rien ce que leur avaient enseigné leurs propres grands-mères, à leur obstination à chanter ces vieux chants en langue judéo-espagnole et à refuser d'apprendre la moindre chanson en une quelconque autre langue, à leur façon d'observer aveuglément la tradition et de ne professer aucune autre foi que celle de leurs ancêtres, c'est à nos grands-mères, dis-je, que les Séfarades, ces exilés autrefois venus d'Espagne, sont redevables de n'avoir pas été submergés par les vagues

dissidentes de parlars étrangers qui, bien souvent, changeaient les rochers en sable et les peuples en souvenirs.

Et les ouragans et les épreuves ne manquaient pas, oh ! oh ! et comment !

À ce propos, précisons qu'outre les guerres, les tremblements de terre et les inondations, il y avait des temps bien plus durs pour ma grand-mère et le Poivrot, tout comme pour l'ensemble des autres Juifs. Non seulement dans le quartier du Cimetière du Milieu, mais aussi dans tout le pays et dans tous les pays voisins. Des temps vraiment très difficiles, mais tel n'est pas mon propos car j'étais encore à l'époque trop petit pour que m'apparût leur essence tragique. Mais je sais cependant qu'en ces jours lointains, mon grand-père, tout comme ses congénères, était contraint de porter une étoile jaune, cousue sur le revers de son manteau de drap usé et brûlé par l'acide chlorhydrique, et d'observer le couvre-feu. On raconte aujourd'hui encore comment le Poivrot transgressait courageusement cette limite horaire, applicable à tous les Juifs sous peine de se retrouver dans le camp de Somovit, en oubliant régulièrement son manteau jeté sur le dossier d'une chaise dans l'une ou l'autre des tavernes de la ville, pour rejoindre tard dans la nuit ma grand-mère, passablement inquiète, à la manière d'un pur aryen en chemise, c'est-à-dire sans arborer d'étoile jaune.

Les quelques lignes qui précèdent constituent des précisions nécessaires quant aux racines séfarades de

ma grand-mère Mazal, de mon grand-père Abraham, de mon oncle Judas, de ma tante Liza, de la cohorte de mes cousins et cousines ainsi que de toute la composante juive qui entrait dans la population bigarrée du quartier Orta Mezar de Plovdiv, autrement dit celui du Cimetière du Milieu.

De même qu'une explication authentique des parfums de cuisine andalouse qui embaumaient tout le quartier, chaque vendredi soir, veille du sabbat sacré, tandis que des petites cours ceintes de clôtures basses, plus propres à lier entre eux les gens qu'à les séparer, une douce voix de vieillard s'élevait pour chanter les amours des servantes de Sierra Morena, désespérément amoureuses du Tsigane à la peau mate Antonio Vargas Heredia. Cela ajoute au grossier pavé des ruelles de Plovdiv, aux acacias poussiéreux et au linge étendu sous la treille, une touche de nonchalante et nostalgique volupté espagnole, quelque chose de la tendresse timide et de la méridionale passion voilée de Grenade.

Ah, Granada mia...

Je n'exclus pas qu'un semblable souffle espagnol passât aussi sur Salonique, Kavala et Bitola, anciennes possessions du sultan tout aussi peuplées, voire surpeuplées avant la Deuxième Guerre mondiale, de descendants des fugitifs de l'Inquisition, les Séfarades.

Pour ce qui se rapporte aux étrangetés qui affectaient la mémoire de mon grand-père, les événements survenus à Plovdiv aux temps du grand tremblement de terre ou des pluies diluviennes tombées après les

guerres balkaniques se trouvent ici scrupuleusement rapportés tels qu'ils se passèrent ou, plus exactement, tels que le Poivrot les vit et les raconta. Dans cette transcription, excepté les menues exagérations déjà signalées, sans doute explicables par la combinaison du climat méridional de Thrace et de la consommation de pastis, il entre moins d'invention que dans certaines histoires autrefois imaginées (ou à lui attribuées, selon des mauvaises langues) par notre ancien compatriote Miguel de Cervantès, dont il a déjà été question.

Ces précisions peuvent être considérées comme un prélude à ma timide tentative de remonter le temps, de revenir dans ce Plovdiv d'autrefois, dans une autre vie, bien différente. J'accomplis tout cela dans le but de comprendre les choses du passé et non pas, ainsi que c'est la mode aujourd'hui, de scruter les brumes du futur. Celui-ci, le futur, ne m'intéresse pas. Dans mon cas, la tâche s'avère relativement simple, puisque ce monde balkanique dans lequel nous avons vécu, dans lequel j'avais un père et une mère, lesquels disparurent de ma vie lorsqu'une nuit ils s'évaporèrent littéralement pour ne plus jamais revenir, ce monde où nos grands-mères, assises dans les cours près des braseros au charbon de bois, faisaient griller aubergines et poivrons, ce monde des tavernes et des étranges visions de mon grand-père, ce monde n'existe plus pour moi. Puisque des mondes effondrés, on parle toujours avec une

certaine autorité, avec l'aisance d'un connaisseur et des illuminations rétroactives.

Non, il n'est plus là, ce quartier peuplé des gens les plus tolérants et les plus simples d'un temps révolu, ni cette jeune fille arménienne qui la première fit vibrer les cordes amoureuses de mon âme, ni ce vieux chroniqueur byzantin qui s'efforçait de fixer sur la plaque photographique les souffles du temps, ni cette magnifique veuve turque, du nom de Zülfié *hanim*, qui ralliait les secrètes aspirations de toute la population masculine du quartier. Il n'est plus là, le professeur Stoïtchev, ce rêveur tuberculeux dont le monde de fraternité et de justice qu'il appelait de ses vœux ne vit jamais le jour et fut repoussé, comme on dit, à une date indéterminée.

Oui, les jours ont passé, mais pas le souvenir de la légende d'Orta Mezar, des quatre fidèles camarades unis dans la belote et le raki, mais rivaux mortels dès qu'il s'agissait d'affaires de cœur – j'ai cité le rabbin du quartier, *haribi* Menaché Lévi, notre pope orthodoxe, le père Isaïe, le mollah musulman, Ibrahim Hodja, et mon grand-père, Abraham *El Borrachón*, le Poivrot. Leur monde à eux s'écroula aussi – et comment ! mais ils étaient magnifiques ces quatre-là !

Rappelons-nous avec quel enivrement ils trompaient chacun leurs épouse, paroisse et dieu respectifs, pour tendre les voiles des passions pécheresses et tailler la route des secrets azimuts de l'amour, du raki et de la belote. Au fait comme nous le sommes

de quelques conséquences dramatiques, voire honteuses, autant le dire sans détours, et prétendument gardées secrètes, mais en réalité connues de tout le quartier, car la rumeur ressemble à un doux souffle qui apporte depuis la Maritza l'odeur des chevaux et des rizières et s'insinue irrésistiblement en tous lieux, il n'est guère difficile de nous représenter combien les épreuves et les tentations furent nombreuses à jalonner leur parcours terrestre.

Nous n'entrerons pas dans le détail de certaines situations ridicules autant que confuses, susceptibles de jeter l'ombre d'un doute sur les canons ecclésiastiques afin qu'il devienne clair que l'équilibre ethnique et religieux, si harmonieux dans notre quartier d'Orta Mezar, tenait moins à la situation politique ou à la sagesse de certains dirigeants qu'à la jalousie réciproque et à l'amour commun de trois serviteurs de Dieu, sans oublier l'athée Abraham le poivrot, pour une même femme.

Je suis orphelin, ainsi que je l'ai déjà dit, mais il n'est pas temps pour moi de m'arrêter sur les raisons pour lesquelles je fus élevé par ma grand-mère Mazal et mon grand-père le Poivrot. Car ce ne sont pas de bonnes raisons, pas de bonnes raisons du tout. Il n'empêche que je me tourne avec une tendresse nostalgique vers ces jours passés, vers tout ce qu'ils recelaient de bon et de pas si bon que ça, avec la fraîche poussière épaisse et blanche qui s'écoulait entre les orteils de nos pieds nus, avec les poissons dans les trous d'eau quand la Maritza était à sec,

avec le roulement nocturne des grosses caisses turques au moment du Ramazan Baïram, avec les drapeaux et les chants porteurs d'espoir des brigades¹ et avec les cris tristes jusqu'au désespoir des vendeurs albanais de *boza*².

Oui, ils sont toujours vivants dans mon âme, les couchers de soleil emplis des parfums de brioche chaude au sésame et de confiture de figes, les lourds coings d'automne sur les branches, les fils d'or des toiles d'araignée sur les treilles. Ce monde n'était ni pauvre et loqueteux ni riche, je dirais qu'il était modeste et plein de bonnes intentions mais parfois un peu trop difficile à comprendre pour nous autres, les enfants. Au vrai, nous ne nous efforcions même pas de le comprendre, trop occupés que nous étions par le plus important : vivre, tout simplement, et nous vivions de la manière la plus enthousiaste qui fût sans nous préoccuper du reste.

Et aujourd'hui, après la fin de ce monde, quel sens y aurait-il à essayer de deviner l'avenir des autres quand je n'ai toujours pas pris conscience de mon propre passé ?

On m'objectera que fourrer son nez dans les souvenirs n'est que perte de temps insensée, ou même manière de piétiner sur place, ce qui ne saurait aucunement accélérer le mouvement de la vie. Et c'est pour cette raison que je crois absolument nécessaire

1. Équipes de travailleurs bénévoles.

2. Boisson faite à base de millet ou de maïs.

de raconter, dès que l'occasion se présentera, l'histoire de la descendance de cet âne andalou dont j'ai parlé au début. Parce que ce fut précisément du sort d'un âne de noria que mon grand-père Abraham dit *El Borrachón* ou le Poivrot se servit pour me réconcilier avec moi-même et avec la vie. Pour que je prenne conscience que tout est vanité des vanités, ainsi que le pense non seulement l'Ecclésiaste, mais aussi l'âne susnommé. Oui, tout est vanité des vanités et poursuite de vent. S'il existe une bonne raison pour que mes ancêtres aient entrepris voilà cinq cents ans le long et harassant voyage de Tolède à Plovdiv, c'est l'amour d'une fille, Araxi Vartanian.

Seulement l'amour et rien d'autre !

PREMIÈRE PARTIE

De cet homme plein de bonté, Costas Papadopoulos, de nationalité grecque, surnommé « L'Éternel Costaki », photographe diplômé capable de capturer les souffles du temps mais aussi d'épier à travers les interstices de sa trame déchirée par les hirondelles qui volent en rase-mottes.

Plovdiv, autrefois, par une soirée de juillet

Depuis ce temps-là, tant d'eau a coulé sous les ponts de la Maritza qu'elle aurait suffi à remplir trois mers, et ma grand-mère, si elle était encore en vie, aurait pu faire griller dans la cour assez d'aubergines et de poivrons pour nourrir toute la population de l'Amazonie en guise de remerciements pour les poissons que celle-ci nous avait envoyés durant le grand tremblement de terre.

En ces jours lointains, lorsque les trois mers étaient encore en cours de remplissage et que ma grand-mère ne reposait pas encore pour les siècles des siècles dans la terre rouge de Ramat Gan, non loin de Tel-Aviv, il y a donc une éternité, le nombre des tavernes de Plovdiv excédait nettement celui de ses habitants. Ce qui obligeait les plus fidèles habitués à se déplacer d'un établissement à l'autre au nom des règles de bon voisinage et de bonne entente confraternelle entre taverniers, afin que l'amour de

ceux-ci pour leur prochain ne vînt jamais à tarir lorsqu'ils coupaient leur vin avec de l'eau.

C'est ainsi qu'il m'arriva plus d'une fois de faire la tournée de sept tavernes avant de trouver mon grand-père et de communiquer à celui-ci au nom de son épouse Mazal, par ailleurs ma grand-mère, diverses informations, avant tout relatives à de modestes exigences dans le domaine du financement de besoins vitaux, ainsi que l'injonction, toujours en vigueur, de rentrer cette fois-ci à l'heure. Sur quoi, le Poivrot m'ordonnait d'un air courroucé de répondre à l'autre – « l'autre » désignait ma grand-mère – qu'elle veuille bien se mêler de ses oignons. Pour mes services de coursier, j'obtenais parfois une limonade, mais rarement l'argent demandé. Ensuite, consciencieusement, je retournais en courant porter la réponse de mon grand-père à la maison. Et lorsque je m'en revenais transmettre les termes peu respectueux du nouveau message de ma grand-mère, il me fallait faire la tournée de sept autres tavernes avant de localiser le Poivrot. Rouge de colère, il commençait par stigmatiser la folle prodigalité de son épouse, entre les doigts de laquelle les millions filaient comme du sable, mais il se calmait bientôt en se souvenant qu'il ne lui avait jamais donné, pas plus qu'il n'avait possédé, les millions en question, et il me commandait une autre limonade.

Je ne sais pas au juste si le sang d'un ancien alcade espagnol coulait bien dans les veines de mon grand-père, mais il ne fait en revanche aucun doute qu'aux

anciens temps de Babylone, lorsque se constituaient nos particularités génétiques, était intervenu quelque mystique prêtre sacrificateur. Car pour le Poivrot, la taverne n'était pas seulement un endroit pour se soûler, loin de là. C'était un sanctuaire païen, avec son clergé exalté d'initiés, dont le nombre croissait à mesure qu'avancait la soirée, jusqu'à ce qu'aux petites heures il finisse par emplir tout l'espace exigu jusqu'à l'autel ou, pour plus de clarté, le comptoir. Là se réunissaient les croyants, les *pilgrims* parvenus à l'extase, pèlerins de ces lieux saints dont je faisais moi aussi le tour en cherchant mon grand-père.

Les rites obéissaient à des canons aussi sévères qu'éprouvés, et l'office débutait en conséquence au niveau le plus primitif, celui des ragots et de la politique, accessible au premier ivrogne de quartier venu, pour doucement s'élever jusqu'aux célestes voûtes philosophiques des élus de la taverne, avec les thèmes existentiels de la jeunesse qui s'enfuit et du sens de la vie.

Le point culminant, pour ainsi dire l'apothéose de cette transe religieuse, coïncidait avec l'instant où tous, depuis le plébéien jusqu'au synode, entonnaient spontanément : « Te souviens-tu... », extrait de l'opérette *La Reine de la csardas*. Au-dessus de toutes les autres s'élevait la voix enrouée par le tabac de mon grand-père, ce chantre inspiré et dévoué qui, reconnaissons-le, chantait faux quoique de bon cœur. Il ne chantait pas seulement à la taverne, mais aussi dans son atelier lorsque, de son maillet rond,

il donnait à la tôle la forme souhaitée – le chant servait aussi à adoucir ce vacarme infernal.

Le seul endroit où le Poivrot ne chantait pas, c'était chez lui, et il faut en chercher la raison dans le respect que lui inspirait la maîtresse de maison, plus particulièrement lorsque tous deux se retrouvaient en tête à tête. Dans ces moments de tension, il perdait tous ses moyens et, pour le dire franchement et sans tourner autour du pot, cet homme, par ailleurs si brave, avait peur de sa femme. Telle était la simple vérité.

En ces temps d'avant la guerre dont je n'ai gardé qu'un vague souvenir, était obligatoirement suspendu dans les tavernes un écriteau : « Défense de chanter », mais les gens, à force d'habitude, n'y prêtaient même plus attention. Les autorités ne manifestaient pas non plus la sévérité requise car leurs représentants, au nombre desquels on comptait le receveur des impôts ou l'informateur local de la police, prenaient bien souvent part à ces chants rituels, surtout lorsqu'il s'agissait d'interpréter à deux voix *Vous en souvenez-vous, madame ?* Plus tard, dans les premières années qui suivirent la guerre, les autorités avaient bien d'autres soucis en tête et ne se mêlaient pas de ces activités spontanées au sein des masses populaires – elles s'appliquaient seulement à leur donner un ton plus révolutionnaire et à introduire dans ce tour de chant nocturne quelque romance russe à vous déchirer l'âme.

Ces mêmes autorités n'ignoraient pas qu'à certaine heure de la nuit, une fois atteint le degré émotionnel nécessaire, les gens avaient besoin de ce rituel, aux tierces finales pleines de nostalgie, tout comme le pastis a besoin d'eau, et pas de n'importe laquelle mais d'un mince filet bien mesuré d'eau du puits d'où naît, pour bientôt envahir toute la carafe, un blanc nuage magique et enivrant qui passe dans le sang et, au-delà, jusque dans l'âme.

Précisons que le pastis était surtout la boisson des Turcs et des Juifs, tandis que l'ethnie bulgare penchait pour le vin rouge et que les minorités arménienne et tsigane buvaient ce qui leur tombait sous la main. J'use de cette notion de « minorité » dans un sens hypothétique et en contradiction avec la Constitution dans la mesure où, prises séparément, toutes les composantes multicolores dans ce quartier du Cimetière du Milieu, et jusqu'aux Bulgares, constituaient des minorités appelées à se transformer, le samedi soir venu, en une majorité populaire, puissante et unie, dans la taverne située en face des bains turcs. Je laisse de côté les Albanais, lesquels observaient plus strictement les prescriptions de l'islam – pour ma part, je ne garde pas souvenir d'avoir jamais vu un Albanais soûl dans le quartier. Cela ne tenait d'ailleurs peut-être pas tant aux interdictions édictées par le Coran qu'à un isolationnisme ethnique qui exigeait que leur vie se passât à l'abri du regard des voisins. Je suppose qu'il en

allait ainsi, mais je n'oserais cependant aller jusqu'à l'affirmer.

Dans certains cas particuliers, par exemple lorsque le Poivrot avait obtenu de remplacer les gouttières en zinc de la municipalité et touché l'avance correspondante, l'orchestre tsigane de Manouche Aliev jouait un rôle essentiel dans la formation de cette brume de raki et de vin.

Il était aussi connu sous le nom de Manouche la Clarinette, ce qui ne lui rendait guère justice puisque, outre la clarinette, il jouait divinement de tous les instruments et que s'agissant de musique, il n'existait pour lui aucun domaine inaccessible. Cela restait vrai du classique, par exemple d'Amadeus Mozart et de sa *Petite Musique de nuit* que Manouche Aliev enrichissait généreusement d'acrobatiques variations tsiganes jusqu'à la transformer en grande musique de minuit.

Manouche était un véritable talent, plein de grandeur et de furie. Dans les moments de suprême inspiration passaient dans ses yeux les lueurs des feux de camp tsiganes, les crinières des chevaux au galop, et les démons qui incendiaient ses veines brûlaient comme un raki de Karlovo trois fois bouilli pour inonder les âmes de l'éclat des étoiles.

Après toutes ces années, je me demande à présent si ce lointain descendant basané des Sikhs ne cachait pas des sabots au fond de ses bottes raccommodées et si, parmi ses boucles d'un noir de goudron, des cornes ne se dissimulaient pas à la manière de lapins

au milieu d'un buisson – tel était Manouche Aliev des campements de Tsiganes près de la Maritza. Comme je l'ai déjà dit, il savait jouer de plusieurs instruments, et si personne ne le vit jamais assis devant un piano à queue, cela tenait moins à une incapacité d'appivoiser ce solennel attribut des orchestres de prestige qu'à l'évidente difficulté de transporter celui-ci sur une carriole, d'une taverne à l'autre, dans le quartier du Cimetière du Milieu.

Le Poivrot était l'âme et l'un des principaux druides de ces pèlerinages à travers les lieux saints et il se montrait soucieux que leur rythme ne faiblît jamais, qu'ils fussent équitablement répartis entre les communautés bulgare, turque et juive, sans oublier les Tsiganes et tous les autres – et jusqu'aux Trois Collines chez les Arméniens.

Eux, les Arméniens, avaient fui les effroyables massacres d'Erzurum, lorsque le mont Ararat blanchit de tristesse et que les truites du lac Van pleurèrent des larmes de sang. Plovdiv fut alors la première à accueillir les survivants, auxquels elle donna un abri, du pain et du vin. Ils vivaient sur les hauteurs, près des rochers, où ils avaient bâti leur église afin que la croix chrétienne soutînt les cieux lorsque ceux-ci se chargeaient de nuages et menaçaient de s'effondrer sur la ville. Parce que les Arméniens sont gens reconnaissants, disait mon grand-père, ils n'oublient pas le bien qu'on leur a fait.

Ainsi, lorsque cela se révélait nécessaire, le Poivrot montait et descendait, des tavernes arméniennes vers

les tavernes bulgares, des Turcs aux Tsiganes en passant par les Juifs, quoique ces dénominations, comme dit précédemment, fussent tout à fait hypothétiques puisqu'en chacune d'elles les ethnies se mélangeaient au nom d'un même et noble but. Tout comme les torrents de montagne se rencontrent et se confondent dans la Maritza au long de sa course vers la mer.

Et la vie humaine, ainsi qu'établi depuis longtemps, se révèle étonnamment courte, de sorte qu'il est difficile à un homme d'atteindre tous ses objectifs. Et quand, mû par une curiosité enfantine bien naturelle, je lui demandais comment il parvenait à accomplir ces prouesses qui me donnaient tant de mal lorsque je parlais à sa recherche, le pauvre homme me confiait le plus sérieusement du monde qu'il détenait certains secrets de la Kabbale impossibles à partager avec quiconque, même avec moi. Si telle était sa volonté, il pouvait ainsi d'un doigt trempé dans le raki tracer certain signe magique sur la table de la taverne : une flamme verte jaillissait alors et mon grand-père disparaissait instantanément pour se transporter en un autre endroit. Ce don de mon grand-père expliquait sans doute comment certains habitants de Plovdiv pouvaient affirmer l'avoir simultanément aperçu dans trois débits de boissons différents. Même Manouche Aliev jurait sur la mémoire de sa mère qu'il avait un jour laissé mon grand-père ivre mort dans une taverne de la ville basse, près du pont de bois, pour le retrouver aussi

frais qu'un gardon, dans la ville haute, chez les Arméniens. Était-ce bien le cas, je l'ignore, nous avons appris à l'école la loi de physique élémentaire selon laquelle un corps ne peut se trouver en même temps dans deux endroits différents, mais la transgression des lois a toujours été un des signes caractéristiques, disons même l'élément déchaîné et la passion de ce quartier légendaire.

Ainsi, un jour, moi et le Poivrot nous trouvions assis l'un en face de l'autre sous la treille de la taverne, tels deux adultes sur un pied d'égalité. À cette heure-là, il avait déjà fermé son atelier de ferblanterie et quant à moi, qui venais de remplir mon devoir quotidien et familial d'émissaire spécial, je savourais une limonade bien méritée. Je buvais directement au goulot, à petites gorgées de souris, pour faire durer le plaisir, tandis que mon grand-père, en attendant que les régiments se rassemblent sous l'étendard, sirotait son pastis blanc, accompagné d'un œuf de cane cuit à la juive, coupé en quatre et abondamment poivré.

C'était le moment grave et solennel où les ombres commencent à s'allonger, moment que l'on désigne sous ces latitudes balkaniques par l'expression « l'heure du raki ». Le ciel, du côté de l'île du Tsar, s'empourprait, notre brûlant ciel de Thrace, et le pressentiment du tout proche coucher du soleil ne suffisait pas à vaincre la chaleur du jour. Car celui qui n'a jamais été à Plovdiv au mois de juillet ignore ce que sont l'impitoyable canicule et l'absence du